

REDACTION:
58 Rue Saint-François-Xavier
Chambre 8

Administration: 164 rue Saint-Denis
Tél.: Est 893. Atelier, M. 7309

ABONNEMENTS PAR LA POSTE

	Canada	Etranger
Un an	\$2.50	\$3.50
Six mois	1.50	1.75

Directeur: ROGER MAILLET

CONTRE TOUS LES ABUS ET TOUTES LES INIQUITES

LE MATIN

POLITIQUE ET LITTERAIRE

Le cinq décembre 1923, Roger Maillet, directeur du MATIN, a été condamné à cinq jours de prison.

NOUS EN PARLERONS LA SEMAINE PROCHAINE

Journal d'avant-garde

Questions actuelles

ENCORE UNE ACTION D'ECLAT !

Notre premier ministre latin, M. Taschereau, a fait preuve tout dernièrement de son aristocratie énergique, et s'est écrit: La carrière du notariat restera fermée aux femmes comme celle d'avocat !

Le notariat est une profession légale dont l'utilité a été très souvent niée. Un simple bureau dans toutes les mairies, avec l'instituteur ou le curé de la paroisse comme officier ministériel, pourrait au besoin remplacer le notaire auquel on pourrait rappeler "Les noces de Jeannette".

Et vous Monsieur le Notaire
Qui n'avez plus rien à faire,
Remettez dans le tiroir
Vos lunettes, vos manchettes
Et votre bel habit noir !

Et bien cette profession tranquille, calme, sédentaire, pacifique, qui n'exige qu'une qualité: la délicatesse, a réveillé toutes les fureurs guerrières dans l'âme de M. Taschereau, et il en a communiqué les femmes !

Le plus drôle de l'affaire, c'est que cette vie de notaire, trop calme, trop insipide, n'est aucunement désirée par les femmes qui ont trop d'énergie, de combativité, d'agressivité même pour s'y résigner.

Notre premier ministre latin, M. Taschereau, n'est pas un évolutionniste, c'est un retardataire tranquille, si ce n'est un rétrograde. Et quelle énergie !

A PROPOS DE LA RUHR !

Le général Smuts trouve aisément les remèdes à tous les maux. Il les donne pour rien. Il distribue ses conseils comme d'autres des prospectus... et on en fait le même cas... de ses conseils. En deux temps, trois mouvements: En avant, arche ! et en place, repos ! le général Smuts mettrait fin aux troubles européens.

D'abord, et c'est là tout, la France n'a qu'à quitter la Ruhr, où sa présence empêche les Allemands de travailler.

En quoi la présence d'une armée franco-belge dans la Ruhr peut-elle plus empêcher les mineurs de descendre dans la mine, que l'armée anglo-franco-belge n'empêche les autres commerces et industries de marcher en Rhénanie ?

Est-ce que la présence de l'armée allemande dans tout le nord de la France de 1870 à 1873 a empêché l'activité de tous les Français de se manifester dans toutes les branches y compris l'agriculture? La proximité de la caserne de la rue Peel ou de la rue Guy, constitue-t-elle un empêchement au libre commerce dans les environs ?

Tout le monde sait que dès que l'Angleterre touchera sa part des revenus de la Ruhr, la légalité de l'occupation de ce territoire allemand sera devenue indiscutable. Et alors ces pontifes politiques, les Curzon et les Smuts vont dégringoler de leur piédestal en carton.

LA CROISIÈRE DES FLOTTES

La flotte américaine et la flotte anglaise, toutes deux presque au grand complet, vont faire une tournée mondiale pour faire connaître à tous qu'il ne faut pas blâguer avec ces professeurs d'impérialisme pacifisme, et qu'en cas d'insubordination à leurs désirs, ils sont un peu là.

Je ris, non je souris plutôt, et de pitié, de voir ces nations qui voudraient exiger le désarmement chez les autres pour leur imposer leur paix, faire la parade agressive de leurs flottes meurtrières.

L'AFFAIRE BLANCHE GARNEAU

On dit... qu'on est enfin sur la piste du ou des coupables. Ce n'est pas la première fois, c'est vrai, que nos fins limiers sur la piste, mais enfin, à force de le dire, ça deviendra peut-être par être vrai un jour.

Souhaitons qu'on en finisse enfin avec cette affaire en trouvant le ou les coupables. Après quoi il y a encore onze meurtres dont il faut trouver encore le ou les coupables.

Aussi remercions tous ceux qui ont empêché nos fins limiers d'oublier toutes ces "maudites affaires" pendant le sommeil de leur perpétuelle digestion.

LE DEPART DE M. NAGGIAR

LE MATIN se joint à tous ceux qui regrettent le départ de M. Naggiar, le distingué consul de France à Montréal dont l'activité fut si grande. Nous lui devons beaucoup de subventions du gouvernement français et quelques oeuvres d'art. Que nos meilleurs souhaits l'accompagnent.

DYSCOLE.

L'EXPOSITION ADRIEN HEBERT

C'est aujourd'hui, le 7 décembre, que prend fin, à la bibliothèque Saint-Sulpice, l'exposition Adrien Hébert. Bien que cette exposition ait suscité des commentaires auxquels les critiques ne nous ont pas habitués, bien que le Devoir, la Patrie, le Canada et la Presse aient noté, avec quelques variantes mais sur un ton inégal, la nouveauté, la force, l'apreté des oeuvres d'Adrien Hébert, nous sommes à peu près certains que le monde officiel ne s'est guère dérangé. A cela, rien d'étonnant, car le peu que nous connaissons de cet artiste, indique chez lui, un manque déplorable de qualités nécessaires pour "arriver".

On nous assure, en effet, que M. Adrien Hébert n'est guère de faire la cour aux hauts personnages. Il ne donne pas de grands dîners dans le dessein de dérocher quelque prix ou quelque position officielle; il n'invite même pas les politiciens au théâtre; bien plus, poussant à l'extrême une inconcevable aberration mentale, il semble interdire à son pinceau les procédés faciles du rican, du chrome, du poncif et de la fioriture. M. Hébert ne sait pas dans la couleur pour dames et, de ce simple fait, il s'allie des phalanges de bourgeois pour qui le pompier Massenet et l'ineffable Henry Bordeaux sont les étalons (mesure!) de la Musique et de la Littérature.

Dans le portrait, M. Hébert se révèle un caractère fougueux. Il cherche, non pas ce galbe invraisemblable, ce grain qu'on dirait emprunté au derrière des singes, ce poli photographique qui fait que presque tous nos portraits ne peuvent généralement peindre un homme de trente-cinq ans sans lui donner un air de premier communiant, il cherche ou plutôt il fouille sous la peau pour faire ressortir l'âme et l'esprit.

Le portrait, si ressemblant, de Marcel Dugas, illustre bien cette manière. Le masque du bon poète en prose nous apparaît, dès l'entrée. On reconnaît l'artiste au

visage tourmenté par le rêve. L'on devine et sa fierté et sa bonté. La figure de M. Fernand Préfontaine dénote, derrière un verre épais, des yeux d'une très vive intelligence, un scepticisme non dénué d'indulgence. Le tête du pianiste Léo Pol Morin, fine et nerveuse, se dressant dans un décor lauréat parfait. M. Pierre Dupuis a l'air un peu bonasse mais M. Roquebrune est triomphant. Signalons le profil du docteur Mercier, le portrait du compositeur Mathieu et celui du peintre par lui-même. Nous parlerons longuement la semaine prochaine, des paysages de M. Adrien Hébert.

PICTOR SCULPTO.

Le Grand Congrès de Colonisation de Québec

Trois jours de discours, trois séances par jour, trois points très clairs: les incendies, en forêts, sont causés par le feu; la terre vaut mieux que les roches pour la culture; les millionnaires ne se font pas colons. Trois points très embrouillés: Les ministres sont-ils plus amis avec les marchands de bois qu'avec les colons; les terres sont-elles pour les colons ou les colons pour le service des marchands de bois; la colonisation est-elle morte, agonisante ou en léthargie ?

Si l'hon. ministre de la colonisation de la province de Québec a organisé ce congrès avec l'espoir d'entendre complimenter son département, il doit être fort déçu, car les critiques sont venues de tous côtés.

Je n'ai pas besoin de dire que les colons colonisants étaient peu nombreux, mais en revanche il y avait beaucoup de marchands de bois et de détenteurs de limites. Les colons étaient représentés par les curés qui, pour la plupart, ont jeté le cri d'alarme et fait voir la triste position dans laquelle se trouvent nos pauvres colons. Ils ont déploré les façons par trop cavalières avec lesquelles les colons sont traités aux ministères des terres et de la colonisation. Ils ont revendiqué pour leurs ouailles plus de protection, plus d'aide et plus d'égards de la part des représentants des autorités.

Les détenteurs de limites et marchands de bois ont bien plaidé leur cause, ils n'auront pas à souffrir de la séparation des domaines forestiers et de colonisation, et la classification des terres n'affectera pas leur commerce.

Si au cours du congrès on a entendu nombre de harangues ampoulées et vides de sens, comme celles des ministres, des députés et de quelques-uns des employés, on a aussi écouté avec plaisir des prières sérieuses, des travaux bien faits, résultats d'études et d'expériences. Citons en passant le travail de M. Thomas Maher, ingénieur forestier, qui vient de terminer une inspection de nos terres et forêts et nous donne ses conclusions. Elles ne sont pas favorables au ministre de la colonisation, puisqu'il conclut à la faillite de notre système de colonisation.

Citons aussi le travail de M. Amédée De-nault, sur "La désertion des campagnes, ses causes et ses remèdes".

Le ministre s'est objecté à la formation d'une commission pour la classification des terres et aux crédits aux colons par le gouvernement.

Il résultera peu de choses de ce congrès, mais à son grand ébahissement, le ministre a entendu quelques gens lui dire ce que l'on pense de ses méthodes de colonisation.

Pour la semaine prochaine, je vous donnerai une étude plus complète des travaux du congrès.

A. L. GAREAU.

BILLET DU SAMEDI

IL SE VAUTRE, HEIN ?

Avant même qu'on sache des nouvelles de l'élection d'Halifax, on était au courant du manque d'harmonie qui existe chez les nouveaux libéraux. "La Presse" nous donnait mercredi, le portrait de treize bons "rouges" triés sur le volet, absolument purs, dénués de toute tache suspecte et méritant les loges des chefs. En effet, ces douze apôtres (plus un) sont ceux qui ont organisé le triomphe du premier ministre libéral à Montréal.

Le triomphe était humide et la procession avait des faux airs de noyade, mais c'est un détail qui ne dépend nullement de ces libéraux dévoués, Irénée en tête.

Mais, dirent les curieux, comment se fait-il qu'Irénée ait organisé une réception alors qu'on l'avait justement expédié en Europe et qu'il n'est revenu que depuis mardi dernier ?

C'est justement le drôle de l'histoire. Jusqu'à l'arrivée de la retour du doux Irénée, le docteur Poulin était donné entièrement à cette gigantesque organisation. Travaillant jour et nuit, comme un cheval, on peut le dire, il a tout vu, tout prévu, tout arrangé et peut-être tout payé. C'est grâce à ses labeurs que tout a marché comme sur des roulettes, la procession, la réception, la fanfare et le reste. Pour un rien il aurait même préparé des discours ou des paroles bien senties pour les nombreux orateurs.

Mais à peine descendu du bateau, Irénée prit ombrage de cette intervention pourtant absolument nécessaire à un beau triomphe et c'est pourquoi il est allé rendre visite à la "Presse" afin que cette brave dame retire le portrait de Poulin pour mettre le sien. Poulin, malgré son dévouement, son travail, son zèle et toutes les belles qualités inhérentes à un ancien député de Taschereau, a été mis hors des cadres de la "Presse" et moralement censuré par l'organisateur en chef, même quand cet organisateur n'organise pas, se fait-il qu'Irénée et c'est aussi pourquoi nous voyons mercredi, la sympathique figure de l'ancien député de St-Jacques à la place d'honneur parmi ces treize soumissionnés du parti, faisant face à M. Alfred Legault et dominant de sa belle taille la sympathique figure de l'éloquent Joseph Elie, ex-candidat dans Vaudreuil, Jacques-Cartier et Soulanges, sans compter un ou deux quartiers de la ville.

VA-T-EN VILLE.

CHANGEMENT D'ADRESSE

La rédaction du MATIN a transporté ses bureaux sur la rue Saint-François-Xavier, 58 (chambre 8). Prière d'y adresser toute correspondance relative à la rédaction.

'The Whyness of the Wherefore'

I wonder how any one with a lesser rank than "Baron", conferred by the Conservatives, would like to pick up the outside papers, and read these things about his paper and himself?

"The Montreal Daily Star, after whispering itself almost to death, has at last abandoned whispered innuendoes and comes out definitely against the leadership of Rt. Hon. Arthur Meighen. A good man for the Conservative party."

Or this:

"The Star was able to assassinate some Conservative candidates, in Montreal in 1921, but Mr. Meighen is proof against its stiletto. Not only on the question of party leadership, but on all public matters, the Star's opinion counts for less than nothing with the Conservatives of Canada."

These two utterances appear in an Eastern paper, owned by a Conservative Senator.

Why and wherefore? Well, for one thing, apart from death whispers, "emergencies" in statesmanship, personal devilry, and stiletto plying of the Venetian bravo order, have we not just read this in the Atholstan Herald, in purfery of an Oath-Breaker-in-Office:—

"It is no exaggeration to say that Canada is glad to have Sir Lomer Gouin back again and also to know that he is in good health. It is true that some of his political opponents spread the rumor that he was ill and would retire, because they know that as long as he remains in the Government not only the province of Quebec but the whole country will have confidence in the administration. But such a rumor only serves to emphasize the regard in which he is held and to bring forth expressions of that regard."

As if it were not shameful enough to see Atholstan control a "Liberal organ", what about the words of that organ under his control? The lack of public spirit which calmly accepts such things with complacency is confined, in great part, to Montreal.

For instance, and otherwise, we read what the Toronto Mail and Empire (Conservative) has to say:—

"In nominating Premier Ferguson of Ontario for Hon. Arthur Meighen's successor as Conservative leader, Baron Atholstan does not display a growth of originality with age. Sixteen years ago he nominated Premier Whitney as Sir Robert Borden's successor in the same office. Sir James Whitney in 1907 gave the same reply to Baron Atholstan's proposals as did Hon. G. Howard Ferguson on Tuesday last. Sir Robert Borden remained and won; Hon. Arthur Meighen intends to remain as Federal leader, and his chances of success appear even brighter than Sir Robert Borden's in 1907, when Baron Atholstan would have relegated him to private life. The cases are wonderfully parallel, and the cause of the publisher's attitude in each case is strikingly similar. Sir Robert Borden in 1907, and Hon. Arthur Meighen in 1921, refused to take dictation on railway affairs from the magnate, and both had the temerity to question the accuracy of the Baron's statements. Both earned his displeasure; Sir Robert survived this catastrophe, and Hon. Arthur Meighen proposes to do likewise."

Recently, as we know, Mr. Ferguson took advantage of his appearance on the same platform with the Federal Conservative Leader at a Toronto function to put a quietus on the rumor that he aspired to the post now held by Mr. Meighen. He was quite content to remain in the position he held. "I don't think there is any doubt as to who will be the next Premier of Canada," Ferguson added, turning to Mr. Meighen to the accompaniment of cheering.

Meantime the "great philanthropist" of the Star shouts

And in the same breath, or issue, the Star, for the Baron, asserts: "Mr. Meighen gets fourteen thousand dollars a year for remaining in his present position!"

Why does not Baron Roorback come out plainly and demand the money for tuberculosis hospitals from Taschereau's rummy-beery wads? That is what the Baron is working up to, probably with Taschereau's connivance and consent and prearranged approval. Mais non! The Star would not get enough advertising out of that simple, straightforward process.

Taschereau, too, would not be sufficiently "forced" to do it, minus Star prodding, in the face of the insistent demands of his hungry following for "pork barrel" appropriations, more dear to them than healing the tubercular sick! He wants an "excuse".

The Baron and the Premier need advertising of their virtues (!)

"Starlight"—and Quebec "Moonshine" statesmanship!

And the people pay for both. The twin "philanthropists" of journalism and politics would cabbage the credit, and will hereafter boost it as an asset of virtue and philanthropic motivation.

They thus have become—both of them—"The people's fable and the scorn of all" and both are held in the "just contempt to which pretenders fall."

To put the idea in a less classic sense: Such politics and journalics no more shall pass in muster.

We spot 'em quick, and make our kick; We know their signs and played-out lines; Old stuff and bluff and bluster. Their schemes in thus contriving bunk.

Now show a lack of lustre, Now, too, as we regard their tricks, We grab our burco-buster!

THE GAZETTEER.

NEXT WEEK—More!



A la démonstration de jeudi dernier, le "Canada" a vu 100,000 personnes, la "Gazette" 10,000 et un monsieur que nous croyons conservateur n'en a vu que 5,000. Qui croit, Seigneur, qui croit ?

Il est vrai que, dans l'opinion du "Canada", un "rouge" vaut dix hommes ordinaires et ceci explique la différence d'estime faite par lui et son confrère anglais, moins porté à voir dans les partisans de MM. King et Taschereau des gens doués de "dixité", si l'on nous permet ce néologisme.

Quant au monsieur (que nous continuons à croire conservateur) qui n'a vu que 5,000 personnes, il est sans doute porté à estimer un libéral pour à peu près l'ombre d'un homme, ce qui lui permet sans doute de chanter:

"Eh, quoi, j'aurais peur de l'ombre d'un homme?" "Quand un homme entier ne me fait pas peur."

Il n'en reste pas moins vrai que la procession était plutôt clairsemée et qu'il y avait encore de la place au Manège. Mais, c'est la faute de la température qui pleurait de joie à l'arrivée d'Irénée. Le beau temps de la Foi aveugle, où un homme était rouge parce que son père était rouge ou "bleu", parce que son père avait été conservateur, est passé. Il y a aujourd'hui une foule de gens qui regardent l'homme et l'étudient avant de s'occuper de sa nuance politique. Le jour où cette habitude sera générale nous pourrions peut-être avoir de bons députés et de meilleurs ministres.

LA FICHE MUNICIPALE

UN MOYEN DE BATTRE MEDERIC

Je passais l'autre soir dans une de nos rues les plus fréquentées quand je vis une grande foule à la porte d'une salle. Ma curiosité orinaire de bon reporter jointe au désœuvrement qui meublait ma soirée me poussa à m'enquérir des raisons qui avaient amené là ce "grand concours" de peuple, comme disent nos journaux encore plus grands que tous les concours.

"Comment, vous ne savez pas," me demanda soudain un vieux monsieur à mine proprette, "est-il quelqu'un à Montréal qui puisse ignorer cette assemblée monstrueuse?"

J'avouais sans honte mon ignorance que je mis sur le compte d'une foule d'occupations trop longues à énumérer. Cependant j'insistais pour savoir.

"Et bien, me dit le vieux monsieur avec cet air béatement satisfait des gens qui comptent vous faire une surprise, ce sont des électeurs qui ont résolu de faire battre Médéric aux prochaines élections municipales."

"Tiens, mais ils sont nombreux!" "Dites qu'ils sont légion!"

Un coup d'oeil dans la foule m'y fit voir des gens de tout monde et de toute condition. Il y en avait de bien mis et d'autres moins bien avec un grand nombre de formalités. Certains semblaient à l'aise et même riches tandis que d'autres avaient plutôt l'air besogneux. Enfin, il y en avait pour tous les goûts.

Il y avait aussi des dames, beaucoup même. Peu étaient jolies car c'est une caractéristique de la femme qui s'occupe de politique de négliger les charmes et les appâts qui sont le délicieux appana-gé de celle pour qui l'amour vaut mieux que toutes les politiques de tous les partis.

Je pourrais ouvrir ici une grande, une énorme parenthèse pour expliquer comment je partage les vœux de ces jolies femmes, mais cela m'en-trainerait un peu loin et tout à fait en dehors du cadre de mon sujet.

Avec la foule j'entre dans la salle qui est déjà à peu près pleine et avec elle je regarde un monsieur venant de se lever sur l'estrade pour réclamer un silence qui se fait lentement avec ses premières phrases.

"Mesdames et messieurs, dit-il, vous connaissez tous le but de notre réunion: il est donc inutile de repasser les mille et une raisons qui militent contre Médéric comme premier magistrat de la troisième ville française du monde. Il y a assez longtemps que ce baroque et prétentieux personnage fait "rire de nous" comme on dit vulgairement. Malgré un secrétaire dévoué, il fait bourdes sur bourdes, commet impairs sur impairs et il est temps de le remplacer par un monsieur plus décoratif". (Longs applaudissements).

"Cependant, mesdames et messieurs ce n'est pas tant la candidature du citoyen distingué sur lequel nous comptons pour nous faire honneur qu'il s'agit de discuter ce soir, mais bien les moyens de faire battre Médéric coûte que coûte. J'aimerais à entendre les propositions qui peuvent être soumises par les citoyens distingués, (ça, c'est un cliché volé à la "Patrie"), que je vois réunis ce soir."

Et l'orateur se tut et la foule réfléchit sans doute à cette anomalie qui fait qu'un groupe d'idiots réunis dans un but politique devient tout de suite une foule de citoyens distingués.

Un vieux monsieur, qui semblait dater de la Confédération ou d'avant, proposa la mise en nomination du citoyen Eugène Walter lequel, pensait-il, aurait l'appui de la compagnie Montreal Light, Heat and Power.

Cette proposition, aussi sotte que grenue, provoqua quelques rires et pas mal d'interruptions que le président calma en disant:

"Je connais le citoyen Eugène et je l'estime beaucoup, mais il ne semble pas jouir de cette popularité indispensable à tout candidat qui veut réussir sous notre beau régime démocratique."

Les échevins qui sont dans la salle rient. Comme ils sont tous venus là incognito, mais sans regrets, il m'est impossible de les nommer. L'un d'eux propose un autre monsieur pour faire la lutte à Médéric, mais son collègue de droite dit: "Pas moyen de le faire élire, il boit trop!"

—C'est possible, en effet, mais il a commenté si jeune.

Et l'autre de rétorquer: "L'avaloir n'attend pas le nombre des années."

Un noble et bon connu propose qu'on fasse tout simplement disparaître Médéric pendant les deux mois qui précéderont l'élection. Un

AIDONS NOTRE DIRECTEUR A PAYER SON AMENDE

Pour des raisons qu'il croit ignorer encore, notre directeur M. Roger Maillet, vient d'être condamné à cinq jours de prison ou à quelque dollars d'amende.

L'approche des Fêtes et le développement accentué du journal ne permettent malheureusement pas à M. Roger Maillet d'opter pour la paillasse humide.

Mais nos lecteurs ne perdent rien pour attendre. En attendant, le journal ouvre une liste de souscriptions pour aider notre infortuné directeur à se mettre en règle avec les tribunaux de son pays.

On est libre de payer en nature ou en espèces; mais la valeur de chaque souscription ne peut dépasser la somme de cinq sous.

Nos fidèles amis, lecteurs, abonnés, annonceurs et collaborateurs sont priés de faire parvenir leurs généreuses offrandes au numéro 58 de la rue Saint-François-Xavier, chambre 8, Montréal, AVANT LUNDI SOIR, pour éviter des poursuites ultérieures.

Si le total des souscriptions dépasse le montant de l'amende, le reliquat du vil métal sera employé à doter quelques crédits notoirement d'un abonnement d'honneur au MATIN.

Quant à ce pauvre M. Maillet, il tentera d'expliquer la semaine prochaine l'horrible forfait qui a failli lui valoir le surnom de Sylvio Pellico.

LA REDACTION.

exil à Laval des Rapides lui ferait du bien. Ce moyen trop radical est repoussé par l'élément honnête qui, comme dans toutes les assemblées du reste, domine toujours.

Un monsieur très digne, notable commerçant, me dit-on, et qui ressemble à s'y méprendre aux portraits de sir Georges-Etienne Cartier, demande qu'on fasse nommer Médéric ambassadeur à Paris. La procession du mardi-gras approche et Médéric y serait certain d'un succès plus grand que celui de la Reine des reines ou du Boeuf Gras.

On fait tout de suite voir l'inanité de cette proposition puisque Médéric est rouge et que le gouvernement ne "place" que des bleus.

C'est alors qu'un jeune homme à l'air avisé demande la parole et dit: "Messieurs, de tout temps, l'argent a contribué au succès des élections. Un homme d'Etat bien connu du siècle dernier l'a dit: "Les élections ne se font pas avec des prières" et ses fils le savent mieux que personne. Il faut donc avant tout organiser une souscription de manière à disposer de fonds considérables.

"Une autre vérité ajoute le jeune homme (ai-je dit qu'il était pâle?), c'est que nous ne pouvons rien faire sans la publicité et qu'il nous faut l'appui des grands journaux."

"Cependant, néanmoins et toutefois, il faut savoir employer ces fonds et diriger cette publicité. Dans le cas qui nous occupe, j'ai observé que le plus grand journal du pays faisait battre tous ses candidats et perdait toutes ses causes devant le public. C'est pourquoi je propose qu'on offre \$100,000 à la "Presse" afin d'appuyer la candidature de Médéric, mais en réalité pour le faire battre puisque l'insuccès des candidats de ce journal est devenu proverbial."

Cette proposition fut un trait de lumière pour les auditeurs qui applaudirent le pâle jeune homme à tout rompre. Immédiatement, les souscriptions arrivèrent considérables, tant en espèces qu'en nature. Une dame donna cinq piastres et un exemplaire du "Centurion"; un jeune commis offrit trente sous et une copie exacte des jugements du juge Cimon. Un gros commerçant promit cent piastres et dix abonnements au "MATIN" et un autre se contenta de promettre son appui moral. Mais les souscriptions continuent et nous comptons que le montant exigé sera trouvé pour les Fêtes, ou plus tard.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant, THEODOULE.

Paste-Pot & Scissors

Age tempers temperament.—The Montreal Star.

Perhaps Shakespeare, however, puts it better in respect to aged roorbachinalians, when he says: "It is as dangerous to be aged in any kind of course, as it is virtuous to be constant in any undertaking."

Those political forecasters who hitched up the Stellar Baron, the "twilight"-putter-to-sleep of journalism in St. Antoine Street and Hon. Robert Rogers in pro-convention plots respecting Conservative leadership, are invited to scan the news that Messrs. Meighen and Rogers are to meet at a western Philippi. It is announced that:

"Mr. Meighen, former Premier of Canada; Hon. G. Howard Ferguson, Premier of Ontario; Hon. Robert Rogers, former Minister of Public Works; Dr. S. F. Tolmie, former Minister of Agriculture; Hon. W. J. Bowler, K.C., Conservative Leader in British Columbia; and Major Fawcett Taylor, Manitoba Conservative Leader, are among the big guns of the Conservative party who will attend the Provincial convention to be held at Saskatoon, December 11, and an organization will be launched to place Conservative candidates in every constituency in the Dominion and Provincial elections."

Be it also noted that Hon. Mr. Ferguson carries a message from an Ontario Conservative convention that the leadership of Mr. Meighen is not in question.

The movement to expurgate Longfellow's "Evangeline" from the Ontario school books brings out this comment in a Halifax paper:—

"Is the harmless, smooled, demure, little maiden to go? Must she slip down from her pedestal and away out of the valley?—the Annapolis Valley—and from Nova Scotia?"

"The weeping for Lycidas would be as high joy compared with what would happen. And in addition to losing in the realm of romance, and in things of the spirit, we would suffer in other ways. We get along very well with our New England neighbors. Evangeline helps to bring them to us in large and increasing numbers. When they come to us, and leave us good money, we would be sorry to have to confess, in this late enlightened day of internationalism that we had discovered dangerous and un-British propaganda in the simple tale of love in Acadia.

Toronto is too sensitive. And it should be calm."

To which comment may be added that mischievous politicians—Grit and Tory alike—

(Continued on page 2)

Les Chinois achètent le blé canadien

Montréal. — D'après M. Brostedt, gérant-général du Chemin de Fer National du Canada en Orient, qui arrive de Hong Kong, le blé et le blé et les fruits canadiens sont en grande demande sur les marchés d'Extrême-Orient. Et ces produits seront encore plus recherchés lorsque la situation politique de la Chine favorisera l'essor du commerce.

Montréal. — M. D. B. Mulligan, gérant général du service des hôtels du Chemin de Fer National du Canada était de passage hier, à Montréal, en route pour Winnipeg. Il revenait de New-York où il fut l'un des principaux orateurs à l'assemblée annuelle de la New York State Hotel Association.

D'après M. Mulligan, la convention des hôteliers américains tenue à Montréal en juillet dernier et l'extension des hôteliers des Etats-Unis qui ont traversé le Canada en septembre pour aller assister à l'ouverture d'un hôtel à Baltimore, à Los Angeles, ont beaucoup fait pour stimuler l'intérêt du tourisme américain à l'endroit du Dominion.

L'été dernier M. Mulligan accompagna les hôteliers américains qui se rendaient à Los Angeles via le Chemin de Fer National du Canada et il les reçut en cours de route au "Château Laurier", à Ottawa, au "Fort Garry", à Winnipeg et au "Macdonald", à Edmonton, tous hôtels du réseau national. A Los Angeles, M. Mulligan, gagna le tournoi de golf.

A la convention qui fut tenue dernièrement à New-York, M. Mulligan parla du Canada. La réunion se termina par une grande fête à l'hôtel Commodore. Le "clou" de la soirée fut un cirque complet qui donna une représentation dans la salle de bal de l'hôtel.

Théâtre du Grand Guignol à l'Orpheum

Semaines du 10 et 17 Décembre

Le théâtre de l'épouvante, de la terreur et du rire, que M. Gaurin nous fera entendre les semaines du 10 et 17 décembre prochain, fut rendu, il y a quarante ans, par le célèbre Oscar Méténier et dès le début, Paris devint friand à l'égard de ce genre qui apportait enfin une sensation nouvelle aux habitués blasés des théâtres du boulevard.

TUE LA BACTERIE

Effet antiseptique attribué au Tabac

Les hommes qui fument la pipe ont un avantage sur ceux qui ne fument pas, d'après un docteur américain qui a fait du service comme chirurgien avec le Corps Expéditionnaire américain, dans la guerre mondiale. "Pendant la guerre," dit-il, "j'étais en charge de plus de 500 soldats dans un poste entouré de marais, et la dysenterie faisait de terribles ravages. J'ai noté que les plus grands fumeurs, qui s'en allaient la pipe à la bouche, n'attrapèrent pas le mal. J'ai toujours fumé et en ai été exempt. Ainsi, fumer est en réalité une grande protection contre les maladies."

Le programme, naturellement très éclectique, comprend des pièces en un et deux actes, signées des noms les plus aimés du public. Dans ces spectacles, le public trouve toujours ce qu'il a si judicieusement appelé la pièce "genre Grand Guignol", pièce soit comique, soit dramatique d'une note originale, quelque fois émoignante, mais avant tout littéraire.

Ses drames, rapides, sont toujours poignants et vrais, car ce théâtre ne saurait vivre de conventions. On y présente la réalité de la "Vie", avec ses violences, ses ardeurs, ses déchaînements, ses brutalités, mais aussi sa "Beauté" dans la "Vérité". Ses comédies sont toujours littéraires, spirituelles, déchaînant le rire par l'imprévu de leurs coups de théâtre et la finesse de leurs réparties.

La Floride s'intéresse au Dominion

"Le peuple américain et la population de la Floride en particulier s'intéressent de plus en plus au Canada, non seulement au point de vue du tourisme, mais du commerce aussi bien", déclare M. C. W. Johnston, gérant du service des voyageurs du Chemin de fer national du Canada qui arrive de Floride avec M. C. K. Howard, agent général du tourisme du réseau. Deux d'entre eux ont assisté aux séances de la convention annuelle de l'Association américaine des agents du service des voyageurs.

Cette convention a été tenue à St. Petersburg et à Jacksonville, Floride. Environ 500 délégués, représentant tous les grands réseaux américains y assistaient. Au cours de ces réunions l'on manifesta beaucoup d'intérêt à l'endroit du Canada.

Après la convention, les délégués visiteront la Floride et Cuba en automobile. La délégation canadienne fut aussi reçue en Georgie et en Caroline du Sud où elle n'entendit partout que des compliments sur le Canada.

M. Johnston dit que les propriétaires de vergers de pampelousses et d'orangeries ont l'intention de pousser la vente de leurs fruits en Canada et qu'ils sont bien renseignés sur le Dominion.

Les Canadiens qui passent l'hiver en Floride ont beaucoup contribué, prétend M. Johnston, à faire connaître le Dominion là-bas et lui-même a été étonné du nombre d'Américains qui passent l'hiver dans le sud et l'est du Canada où les attirent le climat sain et les sports.

M. Johnston rapporte que la Floride traverse en ce moment une ère de prospérité et qu'il s'y fait de nombreuses ventes de terrains.

UN ROI QUI S'EN VA

— Vous voulez dire qu'il abdique? Mais non, il n'abdique pas et les choses se passent bien plus simplement. Il s'en va sans déclarations solennelles, sans grands gestes, en disant: "Je vais prendre des vacances, faire un petit voyage à l'étranger; de grâce, ne vous découragez pas de moi!" Il file "à l'anglaise", sans dire au revoir à personne et en s'efforçant de dérange le moins de monde possible. Ses ministres lui avaient envoyé un ambassadeur qui lui avait dit, avec toutes les formes dont il était capable: — Sire, votre peuple en a assez de vous!

— Fort bien, a répondu le roi, je suis pas un mûlle et j'ai horreur de paraître m'imposer. Du moment que mon peuple ne souhaite plus m'avoir pour roi, je n'hésite pas: je m'en vais. Qui de plus simple! Pourquoi surtout attendrai-je qu'on vienne me massacrer ou tout au moins me chasser de mon trône, à coups de pied dans le derrière? On m'avait engagé, je ne fais plus l'affaire; qu'on se quitte au moins bons amis. Et surtout faisons, selon un mot célèbre, "l'économie d'une révolution". Quelques légitimistes ont cru devoir protester: — Mais, Sire, votre rôle de roi... le mandat que vous tenez de Dieu... l'éminente dignité de votre personne...

Advertisement for Melchers Gin Canadian. Includes an illustration of a man in a hat and coat, and the text: "Pour Réchauffer! Par les Temps Froids vous évitez les refroidissements et les frissons en prenant à temps un verre de Gin Canadian Melchers Croix d'Or".

BEAU RAPPORT DU CAN. NAT.

Le rapport financier que vient de rendre public le Chemin de Fer National du Canada, indique une autre substantielle augmentation dans les recettes nettes d'opération pour le mois d'octobre et dans les recettes nettes pour les premiers dix mois de l'année. Les recettes brutes ont augmenté de \$1,407,686 ou de 5 p.c. en comparaison du mois d'octobre 1922.

Déduction faite des dépenses d'opération qui s'élevaient à \$21,228,525 le revenu net d'opération pour

Table with columns: October 1923, 1922, Augmentation, P.C. Rows include Recettes brutes, Dépenses, Recettes nettes, Dix mois, etc.

ALLONS-NOUS REVOIR SUR TOUTES LES MERS LE PAVILLON DE LA PUISSANCE ET RICHE LIGNE HANSEATIQUE?

Le but ou dix compagnies maritimes allemandes installées à Hambourg font de très belles affaires avec la Tcheco-Slovaquie, avec l'Autriche qui renait rapidement, avec la Pologne dont les finances se rétablissent peu à peu. L'activité du port est redevenue presque normale. Ses constructeurs maritimes ont remis à flot presque le tiers de sa flotte d'avant-guerre. Il y a quelques semaines, la Hamburg-America Line rachetait, avec quelques dollars, une émission d'obligations qu'elle avait placée à Londres et à New-York, remboursable en livres sterling et qui avait dans le temps rapporté des millions. A l'origine de l'opération, les marks étant déjà dépréciés, Américains et Anglais pensaient mettre dedans leurs bons amis de Hambourgeois. Or, c'est le contraire qui est arrivé. Quand un voleur en vole un autre, on dit que le diable en rit. Et nous aussi, cette fois.

Les Moulins qui Chantent

Puisque nous possédons enfin une société d'opérette canadienne, comprenant des éléments remarquables, dirigée avec compétence, il nous reste à lui donner l'encouragement qu'elle mérite afin qu'elle puisse vivre et se perfectionner. La qualité des deux spectacles offerts depuis le commencement de la saison, "Les Brigrands" et "La Coccarde Tricolore", est une garantie de celle de "Les Moulins qui Chantent", opérette en trois actes, musique de Van Oost, qui sera donnée au Monument national, le mardi 11 décembre. L'orchestre est sous la direction de M. Albert Robert.

COMMENT LES ALLEMANDS "MIRENT DEDANS" LEURS AMIS ANGLAIS ET AMERICAINS.

On a dit des Anglais et aussi des Américains qu'ils ont un œil à la place du cœur. L'expérience des événements récents permet d'ajouter qu'ils ont surtout la mémoire de l'argent. C'est ce qui explique qu'avant même que la paix soit réellement faite entre l'Allemagne et le monde civilisé ils aient renoué des relations commerciales avec elle. Le Canada étant pays d'empire britannique, cela nous vaut l'invasion des produits allemands. A l'heure où, grâce à un service maritime qui relie Hambourg à Montréal et à St. John, cette invasion menace de s'aggraver, il est intéressant de savoir en quelle posture se trouve le grand port allemand.

Hambourg assista, sinon sans regret, du mois sans émoi, à l'éroulement de l'ancien empire des Hohenzollern. Hambourg retourne à son passé. Peut-être rêve-t-elle de reconstruire cette puissance maritime que déjà elle était une des gloires. Déjà elle est redevenue ville libre. Son sénat fait ses propres lois et tend ouvertement à s'approcher du Reich.

Hambourg a récemment lancé un emprunt d'un million de livres sterling qui fut couvert en quelques jours, et discrètement, par les Anglais et les Américains ayant des intérêts dans le port de la Baltique. Elle prévoie elle-même des impôts dont elle frappe les navires qui stationnent dans ses eaux. Ces impôts sont les plus lourds du monde et elle exige qu'on les lui paye en or. Enfin, elle vient de mettre en circulation un papier-monnaie, le Hamburg-mark, dont elle a parfaitement réussi à stabiliser le cours. Ce papier est gagé par un dépôt d'or, beaucoup de livres sterling et de dollars-papier, par des effets de commerce de tout premier ordre.

Le but ou dix compagnies maritimes allemandes installées à Hambourg font de très belles affaires avec la Tcheco-Slovaquie, avec l'Autriche qui renait rapidement, avec la Pologne dont les finances se rétablissent peu à peu. L'activité du port est redevenue presque normale. Ses constructeurs maritimes ont remis à flot presque le tiers de sa flotte d'avant-guerre. Il y a quelques semaines, la Hamburg-America Line rachetait, avec quelques dollars, une émission d'obligations qu'elle avait placée à Londres et à New-York, remboursable en livres sterling et qui avait dans le temps rapporté des millions. A l'origine de l'opération, les marks étant déjà dépréciés, Américains et Anglais pensaient mettre dedans leurs bons amis de Hambourgeois. Or, c'est le contraire qui est arrivé. Quand un voleur en vole un autre, on dit que le diable en rit. Et nous aussi, cette fois.

LES PREMIERS BANQUIERS DU PAYS PASSENT EN REVUE LES DEVELOPPEMENTS QUI SE SONT PRODUITS DURANT L'ANNEE

A l'assemblée annuelle de la Banque de Montréal, sir Vincent Meredith, baronnet, président, passe en revue la situation financière et agricole au Canada et traite des caractéristiques principales de la loi de révision des banques.

Sir Frederick Williams-Taylor, gérant général, insiste sur la nécessité au Canada de l'abaissement du coût de la vie et des taxes.

L'occasion a été fournie, à l'assemblée annuelle de la Banque de Montréal, d'obtenir la connaissance complète de la situation actuelle et de juger des perspectives de l'année prochaine au Canada. Sir Vincent Meredith, et sir Frederick Williams-Taylor, gérant général, dans leurs discours aux actionnaires ont traité de la façon la plus intéressante des importants développements qui se sont produits au cours de l'année écoulée et la façon dont le pays s'en est trouvé. Il a insisté particulièrement sur les faits suivants intéressant le pays lui-même: l'augmentation des dépenses publiques de la finance canadienne, de la situation agricole, de l'immigration, du fardeau des taxes et passant en revue la situation tant en Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis.

Sir Frederick Williams-Taylor a récapitulé les progrès accomplis par la Banque au cours de l'année écoulée et a touché à d'autres points importants. Ses discours ont tendu à améliorer la situation générale au Canada. Sir Frederick a émis l'opinion que la situation économique du Canada ne sera satisfaisante tant que le pays n'aura pas fait faire balancer le revenu public et les dépenses, y compris celles des chemins de fer.

Sir Frederick a aussi exprimé l'avis que le Canada ne pourra progresser comme il le doit tant que le coût de la vie en ce pays et les taxes ne seront pas moindres qu'au delà de la frontière. Le remède au mal, toutefois, signalé-t-il, est évident: le Canada possède des avantages inappréciables comme lieu de résidence, de travail et de divertissement. Cela devrait être évident pour nos amis des Etats-Unis qui ont à l'heure actuelle pour \$50,000,000 ou plus de placements commerciaux au Canada.

DISCOURS DU GERANT GENERAL Sir Frederick Williams-Taylor, gérant général, récapitulant les affaires de la Banque, dit: La position économique du Canada ne sera satisfaisante que lorsque les revenus publics auront les dépenses, y compris les chemins de fer, réduits.

DISCOURS DU PRESIDENT Sir Vincent Meredith, baronnet, président, adresse la parole aux actionnaires en ces termes: L'année bancaire a présenté plusieurs perplexités. Nos profits, de même que pour les autres banques canadiennes et étrangères, ne sont pas aussi considérables que pendant les années qui nous ont précédés. Je suis certain qu'il vous a été agréable d'apprendre que nous avons pu payer notre dividende régulier et, en plus, distribuer un boni de 2 p.c. "La diminution de nos profits est due en partie au fait que nos clients ont moins emprunté et surtout à cet autre fait que nous avons cru que, par suite des conditions désavantageuses qui se présentent, nous devions tenir notre réserve à son plus haut degré, afin de nous permettre de prêter lorsque les besoins du moment l'exigeront.

Il y a aussi le fait que nous payons plus de taxes sur notre capital. Nos ressources sont si considérables, cependant, notre pouvoir de crédit est si fort, que je n'ai pas de doute que nous continuerons à faire des profits substantiels.

LA LOI DE REVISION DES BANQUES La loi révisée des banques n'implique pas de principes nouveaux. Les pouvoirs et les privilèges de la banque demeurent sensiblement les mêmes qu'aujourd'hui, n'étant ni augmentés, ni diminués; mais on a voulu donner plus d'efficacité aux régulateurs et plus de responsabilité aux directeurs, espérant par là sauvegarder davantage les déposants et les actionnaires. Il n'y a aucun doute que cette mesure est sévère de la loi, la solvabilité des banques — en ce qui concerne comme en toute autre — dépend de l'intégrité, de la diligence et de la perspicacité des administrateurs.

La loi moderne permet aux banques de continuer à aider largement au commerce et à la finance il y a bien certaines restrictions, mais ces dernières ne sont pas de nature à empêcher les banques de réaliser des profits en suivant une sage direction. Certains milieux, on croit que l'argent placé dans les actions de banque profite énormément; cependant, le capital n'a pas cherché grandement à donner plus d'efficacité au placement. Ainsi, de 1886 à 1901, le capital des banques canadiennes resta stationnaire, et dans les vingt années suivantes de développement commercial intense, ce capital ne fut augmenté que de \$60,000,000. Les ressources des banques, à partir des dépôts, dérivent plutôt, depuis plusieurs années, de la réserve de profits accumulés, de la réserve de capital non amovible, état de choses qui pourrait être désirable de corriger à mesure que le commerce prendra de l'expansion, afin de maintenir une circulation de billets adéquate.

LE FARDEAU DES IMPOTS Je n'ai pas à m'exercer de parler de nouveau la nécessité de réduire les impôts fédéraux, provinciaux et municipaux, afin de diminuer la pression qui se fait sentir sur le commerce et diffère le développement de nos ressources. Dans toutes les branches du commerce, les profits sont grandement diminués par cette accumulation de taxes qui retarde les entreprises et décourage l'économie. En faisant cette remarque, je n'oublie pas certains signes récents d'amélioration. L'augmentation des revenus du gouvernement fédéral assurera l'équilibre du budget, à la fin de l'exercice financier, et il en résulte une réduction des taxes commerciales, en plus de la diminution des dépenses, ce sera indubitablement pour le bien général.

DISCOURS DU GERANT GENERAL Sir Frederick Williams-Taylor, gérant général, récapitulant les affaires de la Banque, dit: La position économique du Canada ne sera satisfaisante que lorsque les revenus publics auront les dépenses, y compris les chemins de fer, réduits.

Avantages inappréciables du Canada Nous ne devons pas cependant baisser pavillon, car il n'y a aucune raison de le faire. Le Canada possède des avantages immenses dont bénéficie son peuple. La chose devrait être évidente pour tous — et elle l'est du moins pour nos bons amis des Etats-Unis qui jusqu'à présent ont été si heureux de nous offrir leur commerce et leurs produits. Le Canada est riche et le plus prodigieux au monde. L'adversité donne d'amères leçons, mais les épreuves que nous avons subies depuis quelques années n'ont pu nous empêcher de produire de bons effets. AVANTAGES INAPPRÉCIABLES DU CANADA Nous ne devons pas cependant baisser pavillon, car il n'y a aucune raison de le faire. Le Canada possède des avantages immenses dont bénéficie son peuple. La chose devrait être évidente pour tous — et elle l'est du moins pour nos bons amis des Etats-Unis qui jusqu'à présent ont été si heureux de nous offrir leur commerce et leurs produits. Le Canada est riche et le plus prodigieux au monde. L'adversité donne d'amères leçons, mais les épreuves que nous avons subies depuis quelques années n'ont pu nous empêcher de produire de bons effets.

Paste-Pot and Scissors

(Continued from page 1) should cease to exploit this way-back tale for up-to-date provocation of racial prejudices. Evangeline and Gabriel typify Acadian steadfastness; and the poem's popularity among English readers is an expression of the same idea which acclaims Washington and Oliver Cromwell, the one a "rebel", the other — whose bones once hung in an iron cage in London! Oh! these cheap politicians! "A plague upon both your houses!" "The Gleaner" is of Jacobite forbears. He has just read the following with "an emotion": After the battle of Culloden, the British Government of the day proceeded by legal enactment to outlaw the clan songs. It was felt that so long as there were clan songs in the North of Scotland, there would be Pretenders in the South — and in France. The stream was to be choked at its source. The nerve of rebellion was to be cut by depriving it of its inspiration, by taking from it its spiritual dynamic. It was another tribute to great poets. But nevertheless where's the inconsistency in "The Gleaner" having penned these words? The old order changeth! Liberty hath charms to soothe all past defeats! WI' th' drone o' th' pipes i' the bluid we had shed: Th' skirl o' th' chanter gaes aye ta' th' heid; Waterloo, Talavera, Th' Marne an' "Th' Ridge", Lang Syne i' yon scottish an' bishop an' bridge. Sae Th' Lions o' Scotland hae gang ta' their dree: We've ken'd fu' th' message o' "Bonnie Dundee." We a' loe "Th' March o' Th' Cameron Men," Th' Cannels air Comin', "Th' Laird o' Cockpen"; Thaur's "Edinbro Toun," "Th' Cock o' Th' North"; E'en "Auld Jack Mackenzie" isna wiout worth. Bit th' chune when's brae fawthen — tae this a' agree — Is th' saul-stirrin' strain o' Auld "Bonnie Dundee!" The mercenary Scotch? The tight-wads? When "Prince Charlie" was amongst them in their post-rebellion misery of 1747, with a \$150,000 price on his head? Nothing doing!

Hon. E. M. Macdonald's constituency in Nova Scotia.

Macdonald is evidently carrying the war into Africa. The New Glasgow News says: B. A. Macnab, in a letter in another column, makes it still plainer, if need be, how the anti-government-control-of-railway plotters of Nova Scotia have played their double game. Under cover of alleged confederation pledges, the plotters would have it, by sheer misrepresentation, that the prevailing railway rates, fixed by the Railway Commission, inflicted a special and flagrant handicap on Nova Scotia, whereas these rates were common to the whole of Canada. It has been shown quite clearly, too, that these high rates were instigated by the C.P.R., primarily through the adoption of the higher McAdoo wage scale under peculiar circumstances. Equally plain is it shown that the Laurier-Fielding promises were vain, even those made, at the Union, and that the railway projects behind them were madly executed enterprises which have really given color of necessity, so as to keep up the high railway rates now prevailing, if the capital obligations of Liberal creation are to be soon over-taken. The Halifax Herald-Macdonald-Logan scheme of segregating the Intercolonial with independent Moncton management, politically controlled, if carried out as planned, would have discredited the whole idea of government control of the Canadian National, something the Montreal monopolists were aiming at in this particular fashion, as well as by trying to prevent the acquisition of the Grand Trunk, thus leaving a gap between the Intercolonial and the Far West, by excluding the rich traffic bearing section of Ontario. The whole conception of the monopolists was a desperate one, utterly subversive of the people's will and the public weal. Small doubt Hon. E. M. Macdonald was the leader of the movement in Nova Scotia. LE MATIN is the only Montreal paper which has dealt with this aspect of the railway question. Such a view as that of the Nova Scotia paper would never see the light in Montreal except for LE MATIN. The press monopoly in Montreal is a scandal and a shame. The complacency of our citizens under this condition is the measure of their dependence upon that press for information. "Paste Pot and Scissors" will bear some watching on the part of truth-seekers; those who would read what is said by the press outside of Montreal. In this city befuddlement in print has become a fine art. Macdonald received his answer in Halifax. Halifax was lost to the Liberals for two reasons:

of "politics"; and under the aegis of a bastard journalism; how their generous sentiments have been distorted by racial and religious appeals, in order to win their votes; to create a body of politico-business bandits, headed and financed by "the stand-and-deliver" issuers of the orders of cunning Capitalism, with headquarters in St. James Street.

What, ask I, has Mr. Bourassa to say about this aspect of affairs in Quebec? Did any reader ever feel like this, as he regarded some splendiferous four-flusher who had "tapped" him for a loan, and thenceforth, on meeting, turned the chatter in the direction of the weather and the health of near relatives? If I should die tonight And you should come to my cold corpse and say, Weeping and heartick o'er my lifeless clay— If I should die tonight, And you should come in deepest grief and woe— And say: "Here's that ten dollars that I owe," I might arise in my large white cravat And say, "What's that?" If I should die tonight And you should come to my cold corpse and kneel, Clapping my shroud to show the grief you feel, I say, if I should die tonight And you should come to me, and there and then Just even hint 'bout payin' me that ten, I might arise the while, and think that, on the contrary, I'd drop dead again. Sure thing! I think that's a funny, mirth-provoking verse. But not any more so that this utterance of the stodgy Le Canada: "Since the formation of the present ministry at Ottawa, Sir Lomer Gouin has stability. He is pre-eminently the man to properly represent the interests of Montreal at Ottawa. We refuse to believe certain rumors that have been circulated recently to the effect that Sir Lomer's health is impaired. We prefer to think that, on the contrary, his robust constitution will allow him to give to his country at the Liberal party many fruitful years of service. This is a wish that is being expressed on all hands on his return."

So I quote this in proper rejoinder:—

Blow! Go on and blow! It seems to me that if I told you No, Don't blow, You'd go and do it anyhow. And so Go on and blow! Blow! That don't make it So! O, No, Sir, No! Those milk dealers, who have jumped the price on the babies of Montreal, after a profitable season, are again in the "public eye". That eye is, for the moment, fierce-appearing, but, lacking any action on the part of the Ottawa "combines-chaser", Hon. James Murdock, its fierceness is about as helpless, in a remedial sense, as the placid gaze of a cow. Wherefore I again quote: Why cow, how canst thou be so satisfied, So content with all things here below, So meek, so lazy, and so awful slow? Dost thou not know that everything is mixed, That naught is as it should be on this earth, That grievously the world needs to be fixed, That nothing we can gain has any worth? That times are hard, that life is full of care, Of sin, of trouble and untowardness, That love is folly, friendship but a snare? Putt! cow, this is no time for laziness; The cud thou chewest is not what it seems; Get up and moo! tear round, and quit thy dreams! And that is not the end of "cow literature", for I have just read that one Tom Griffey (as depicted by a rural reporter): "When out to milk old brindle cow last week, took hold of a tit that had been dragged through the briars and Brindle went one way and Tom through the wire fence with a large knot on his left shin home the size of a walnut and as black as the ace of spades. Tom feels awful sore but didn't know the cow had been in the briars until his leg was almost broken. Tom saved his self from the wire by placing his leg in front." This probably explains the jump in prices. Anyway, it sounds as reasonable as that put forward on behalf of the Milk Combine of Montreal. THE GLEANER

LE LIVRE D'UNE PAYSANNE ILLETTEE

"MA VIE"

Récit dicté par une Paysanne russe à la soeur de Tolstoï

Voulez-vous connaître un chef-d'oeuvre? Lisez ce récit, qui vient de paraître, en traduction française, chez l'éditeur Grasset. Il a, dans sa simple et sobre brièveté, une beauté, une grandeur telles, que beaucoup de Russes restent sceptiques sur son origine et l'attribuent à Tolstoï lui-même. M. Charles Salomon, cependant, qui le présente au public français, affirme le contraire: Il y avait — dit-il — à quelques centaines de mètres de Anissa Poliana (la propriété des Tolstoï), une femme nommée Anissa. Les malheurs de sa vie l'avaient conduite en Sibérie. Quelques années après son retour, vers 1882, elle avait épousé le bedeau du village. Comme beaucoup de paysans russes elle racontait bien et Madame Tatiana Andreievna Kouzminskai, soeur de la comtesse Tolstoï, qui l'écoutait volontiers, avait recueilli son histoire. Tolstoï jugeait avec enthousiasme le récit que sa belle-soeur lui avait soumis: il était toujours disposé à placer très au-dessus de ses propres écrits ce qui sortait directement du peuple. Pourtant, il avait été d'avis que cette histoire, si elle pouvait intéresser un certain public, n'était pas destinée au peuple: c'était trop une photographie, avait-il pensé, et l'idéal en était presque totalement absent. Photographie, peut-être, et à peine retouchée, mais photographie qui a pour nous une valeur inestimable. A quarante ans de distance, c'est toute la Russie des lendemains du servage qui apparaît dans le récit de cette vieille paysanne. Il ne saurait être question de la résumer. Il faut le lire, l'un bout à l'autre. De telles choses ne valent que par le détail, par la couleur, par la tonalité morale. Qu'Anissa ait été mariée, ou plutôt livrée, contre son coeur, à un homme qui la "dégoutait", mais à qui elle finit par s'habituer, qu'elle ait été brimée par sa belle-mère, convoitée par un des vieux de la famille, contrainte à s'en aller chez d'autres paysans, qui bientôt la renvoient à leur tour; qu'elle se soit tout à fait abîmée, après des couches "parce qu'on ne lui donna pas le temps de se remettre", que son mari Danilo, mou, dépourvu d'initiative, enclin à la fainéantise, se fasse condamner pour vol, et qu'elle se décide à l'accompagner volontairement en Sibérie, il n'y a là rien qui diffère essentiellement de ce qui a été la vie de millions d'autres femmes du peuple, sous la double servitude conjugale et sociale. Mais ce qui donne à ce récit — suivant la juste expression de Ch. Salomon — une antique et biblique grandeur, c'est qu'il est, dans sa nudité absolue, dépourvu de toute littérature, une extériorisation sans pareille de l'âme des paysans russes, de leur infinie résignation, de leur apparente passivité, jusqu'au jour où, quand ils prennent conscience d'injustices subies, leur désespoir se mue en de frénetiques révoltes. Lorsque, l'année dernière, pendant le procès de Moscou, je travaillais dans mon bureau, à la troisième Maison des Soviets, j'avais devant moi, collées au mur, des affiches de pro-

pagande, violemment enluminées, où l'on voyait des paysans enchaînés, des femmes hurlant sous le knout des soldats, ou des bandes de cosaques, avec leurs officiers, cigare en bouche, mettant le feu à de pauvres isbas, et je me disais que de telles images, impossibles chez nous, car elles n'y correspondraient à aucune réalité, aidaient à comprendre bien des fureurs et bien des représailles. Mais combien cette impression se renforce quand on lit, chez Anissa Skvortsov, les chapitres — interdits par la censure tsariste — où, sans un mot de commentaire ou de récrimination, elle raconte comment, dans quelles conditions, et à quel prix, elle fut autorisée à suivre son mari condamné pour avoir volé une vache, à la déportation en Sibérie. Ici encore, tout résumé est une trahison. Nous avions lu, en frissonnant, la Maison des Morts, de Dostolevski. Mais ceci nous fait descendre encore plus à fond dans les cercles d'enfer de l'ancienne Russie. Je ne connais pas au monde de calvaire plus affreux que celui de ces volontaires de la déportation, de ces femmes, avec leurs petits, qui, pour ne point lâcher leurs hommes, acceptent d'être emprisonnées avec eux, de les accompagner jusqu'au bagne, à des centaines de lieues de leur village, sous la pluie, sous la neige, semant des morts sur la route, avec la perspective, quand le mari lui-même meurt, d'être abandonnées à leur sort puisées qu'elles sont libérées! Citons seulement ce trait final, qui achève et renforce tous les autres. Danilo, le mari d'Anissa, tombe, avec ses compagnons de chaîne, de la télége filant, avec force cahots, sur les bosses et les ornières du chemin. Blessé à la tête, il meurt, quelques jours après à l'hôpital. Suivant la formule consacrée, un surveillant annonce aux siens "qu'ils doivent vivre et vivre longtemps avec lui"; et le récit continue: J'éclatai en sanglots. J'attirai vers moi les enfants et poussai des gémissements. Qu'importait que ce fut défendu? Et je disais: — Mon ami, mon bon ami, tu m'as entraînée sur une terre étrangère et tu m'y as abandonnée. Et me voici seule avec mes enfants, avec nos petits enfants. Si j'avais su, si j'avais pu savoir, je serais restée au village. Les enfants poussaient des cris. Autour de nous, les gens pleuraient. Et moi, je recommandai mes plaintes: — J'ai défait mon nid, brin à brin. Pourquoi aujourd'hui retournerai-je au pays? Où reposerais-je ma tête? Où appuyerais-je mes bras? Il ne me reste rien. La femme du surveillant de l'hôpital entra. Je la saluai. — Ma petite mère, permets-moi d'aller à la chapelle, avec les enfants, pour revoir le corps de mon mari. — Attends, me dit-elle. On vous appellera à l'église dès qu'il y aura dix cercueils. J'attends. Un jour, deux jours se passent. Le troisième jour, je renouvellai ma prière. Et, comme l'autre fois pour Dachka (sa petite fille morte en route): — C'est un peu tard pour le chercher à la chapelle. Il y a beau temps qu'il est enterré. — Comment, dis-je, et votre promesse? — Et puis après? Et, de nouveau, je m'entendis dire: "Si on vous laissait faire, on ne pourrait plus se garer de vos larmes." Je dis: "Peut-être qu'on n'a même pas dit l'office des morts? — Si fait, l'office a été célébré pour tous. On ne peut faire autrement." SI ON VOUS LAISSAIT FAIRE, ON NE POURRAIT PLUS SE GARER DE VOS LARMES. Qu'ils retiennent et méditent ce mot, ceux qui devant la grande pitié des émigrés russes, se demandent comment il est possible que, du jour au lendemain, tout un monde se soit écroulé, aux idées sanglantes de mars 1917! Pendant des ans, pendant des siècles, on s'était garé des larmes d'un peuple. L'heure est venue qui devait tout payer! E. VANDERVELDE. Le Peuple de Bruxelles.

6-12 P.C. SANS RISQUES

(A propos de l'emprunt obligataire de la "Regent Knitting Limited") Fondée en 1912 par MM. de Tonnancourt, Lemieux et Marcoux, avec un capital versé de \$25,000, la "Regent Knitting Mills, Limited", a aujourd'hui un actif total de plus de \$2,500,000. Ses bénéfices moyens depuis cinq ans, tous intérêts payés, ont dépassé \$80,000 par année. Elle emploie dans ses tricoteriers de Montréal et de Saint-Jérôme (Terrebonne), plus de 600 ouvriers. L'emprunt obligataire de \$600,000 qu'elle vient de mettre sur le marché a un double objet: 1. Mettre la compagnie à l'abri d'une crise de crédit bancaire comme celle qui a failli suivre la disparition de la Merchants' Bank et de la Home Bank. 2. Lui permettre de s'agrandir à Saint-Jérôme pour y installer toute sa machinerie et économiser ainsi chaque année, avec \$25,000 de loyer, \$20,000 de salaires. Aux souscriptions de son emprunt elle donne en gage des biens d'une valeur de \$1,300,000, en pleine productivité. — De 1926 à 1935, il sera remboursé pour \$270,000 d'obligations. Pour la protection des prêteurs, notre maison sera représentée au Conseil d'administration. Tous renseignements supplémentaires sur demande. VERSAILLES - VIDRICAIRE - BOULAIS (limitée). — Montréal, rue S.-Jacques, 90. — Québec, Immeuble de la Banque Nationale.

La France dans la Ruhr

M. Olivier Asselin nous prie d'annoncer que, pour l'honneur du nom canadien-français et sur les instances de plusieurs, le vendredi 14 décembre au soir, à la Salle S.-Sulpice, sous le patronage des anciens combattants de langue française, sous la présidence du R. P. Doyon, dominicain, ancien aumônier militaire, et au bénéfice du fonds de secours du 22e, il fera sur "la France dans la Ruhr" une causerie "dénudée d'artifices". Le prix des cartes est \$5.00; elles sont en vente chez Déon Frères, à la Pharmacie Lecours, chez Granger Frères, à la quincaillerie DesSerres et à la pharmacie Prévoist (rue Laurier, à Outremont).

Le Tabac de Qualité OLD CHUM En boîtes métalliques d'une 1/2 lb. — et en paquets Manufacturé par "Imperial Tobacco Company of Canada Limited"

AVOCATS Rés. 2574 St-Denis Cal. 799 W. Main 5228 Aldéric Blain, L.L., L. AVOCAT — AVOCATE 50 Notre-Dame Ouest. Immeuble Duluth, Chambre 21

FELIX DESROCHERS AVOCAT 20, Rue ST-JACQUES, Ch. 39 Tél. Main 7019 Rés.: 869, Rue ST-HUBERT Tél. Est 622

Monty, Duranleau, Ross & Angers AVOCATS SUITE: 90 ST-JACQUES TELEPHONE MAIN 140

DOCTEURS Téléphone Est 7580.

Dr J. M. E. Prevost Ex-cléve des Hôpitaux de Paris, Londres et New-York. Pendant quatre ans dans les Hôpitaux Militaires en France et en Angleterre. Spécialiste en maladies sexuelles, maladies de la peau et maladies vénériennes. HEURES DE BUREAU: 10 heures A. M. à 8 heures P. M. 460 RUE ST-DENIS, Coin Sherbrooke, Montréal.

Dr. Albéric Marin Des Hôpitaux Militaires Vénériens. France, Angleterre. Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis. Consultations: 2 à 5, 7 à 9. 295 RUE SAINT-DENIS.

DR RENE LAVALLEE CHIRURGIEN-DENTISTE Chambre 112, Bâtisse de la Banque d'Epargne 502 RUE ST-CATHERINE EST (Coin St-Timothée) Tél. Est 3226. Montréal

JOSEPH L. GIROUARD NOTAIRE 35 RUE ST-JACQUES Tél. Main 5030

J. E. C. DAoust ARCHITECTE Diplôme de V. A. P. Q. successeur de GAUTHIER & DAoust 180, RUE SAINT-JACQUES MONTREAL

CHANGEMENT D'ADRESSE Le Dr WILSON-PREVOST, du Wyoming Apartment, New-York, a transféré son domicile à 28 Ave d'Iena, Paris (xvii) Téléphone: PASSY 12.87

HOTEL VICTORIA COTE DU PALAIS, QUEBEC Un des plus chics hôtels de Québec. — Quelques minutes de marche de la gare Union. — Excellente cuisine, service parfait. — Belles grandes chambres. — Prix: \$3.00 et plus; avec bain: \$3.50 et plus. Touristes et hommes d'affaires, venez au Victoria et vous serez satisfaits. HENRI FONTAINE, Prop.

OYSTERS AND LOBSTERS DESJARDINS, for strictly fresh oysters, bulk and shell; live and boiled lobsters cooked on premises every day; from 25c each; new dulse sea weed. Open every night. Tel. 3128, Corner Guy and Dorchester.

NE COMMANDEZ PAS SEULEMENT "DE LA FARINE", MAIS COMMANDEZ DE LA Farine Regal LA MELLEURE AU MONDE avec laquelle vous ferez toujours des pâtisseries savoureuses, légères, appétissantes. Vendue partout en sacs de 7-14-24 1/2 et 98 livres, et en barils de 98 et 196 livres. St. Lawrence Flour Mills Company, Limited, MONTREAL.

Un service bancaire dans le monde entier

LA BANQUE ROYALE DU CANADA Cette banque avec 572 succursales au Canada et à Terre-Neuve et 110 aux Indes Occidentales, Cuba, Amérique Centrale et du Sud, ainsi qu'à Londres, New-York, Paris, Barcelone et avec ses correspondants dans toutes les parties du monde, offre au public un service bancaire direct dans tous les centres financiers et commerciaux. Nous vous invitons à consulter nos gérants, qui se feront un plaisir de placer toutes nos facilités, à votre disposition.

La Mutuelle de Montréal VOUS OFFRE DES GARANTIES ABSOLUES ET VOUS FAIT FAIRE 35 P. C. D'ECONOMIE SUR VOS PRIMES. DEMANDEZ A VOIR NOS INSPECTEURS. NOUS N'AVONS PAS D'AGENTS.

La Cie d'Assurance Mutuelle de Montreal CONTRE LE FEU Edifice "LA SAUVEGARDE", MONTREAL TELEPHONE: MAIN 6955.

Vous obtiendrez toujours: la meilleure qualité, le service le plus efficace et des prix beaucoup plus bas que les prix courants du marché, en faisant vos achats chez Dupuis Freres LE MAGASIN DU PEUPLE 447-449, STE-CATHERINE EST, - MONTREAL

LES BELLES FOURRURES Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en taupe jusqu'au luxueux tour de cou en renard ou en vison. EMMAGASINAGE DES FOURRURES La maison se charge de l'entretien et de la conservation des fourrures qui lui sont confiées par sa clientèle. CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée 130, RUE SAINT-DENIS

HOTEL BREVOORT HOTEL LAFAYETTE Cinquième Avenue University Place RAYMOND ORTEIG, Inc. Les deux Hôtels et Restaurants Français de New-York

Province de Québec, District de Montréal, Cour Supérieure, No 830, et du District de Montréal, défendeur. Une action en séparation de biens a été intentée en cette cause, le 17 novembre 1923. J. L. GODIN, Procureur de la demanderesse, vs Le dit Adrien Pharand, de la Cité de Montréal, défendeur.

Dow Old Stock Ale Mariann' s'en va-t-au Moulin Mûrie à Point Prime par la Force et par la Qualité

Mariann' s'en va-t-au Moulin Animato Ma - ri - ann' s'en va t'au mou - lin Ma - ri - ann' s'en va t'au mou - lin, C'est pour y fair' mou - dre son grain C'est pour y fair' mou - dre son grain A che - val sur son â - ne Ma p'tit' Mam - zell' Ma - rian - ne. A che - val sur son â - ne Ca - tin, s'en al - lant au mou - lin. Le meunier, qui la voit venir, (bis) Pendant que le moulin marchait Mariann' se mit à pleurer (bis) S'empress aussitôt de lui dire, (bis) Le loup tout à l'entour rôdait (bis) Cent écus d'or lui a donnés (bis) Attachez-donc votre âne, Le loup a mangé l'âne, Pour acheter un âne, Ma p'tit mamzell' Marianne, Ma p'tit mamzell' Marianne, Ma p'tit mamzell' Marianne, Attachez-donc votre âne Catin, Le loup a mangé l'âne Catin, Pour acheter un âne Catin, Par derrière' le moulin. Par derrière' le moulin, En s'venant du moulin.

Reproduction musicale autorisée par Canadian Pacific Railway.

Deslauriers, M. P., Smells Something!

(By Brenton A. Macnab)

There was some supremely senseless and mischievous chatter at one of the Liberal Clubs last week by Dr. Deslauriers, M.P. Consider it.

No more—no less—than an allegation, clothed in pifflous rhetoric by the Doctor that Baldwin's election programme means a more rigid "centralization" of authority concerning the British Dominions by, and in, London.

Consider it further for a moment; ponder on this cheap nonsense of Dr. Deslauriers.

What is Baldwin's frankly stated policy, as it affects Canada? Simply this: there is much unemployment in the British Islands, there is much dumping of foreign-made—especially German-made—goods there. These are the products, in some cases, of starvation wages on the Continent, of a valueless currency in a world sense.

Baldwin proposes a tariff against these goods in his election programme, an import duty, so as to preserve the British home market for British manufactures. Upon that step he bases the hope that the British unemployed would be employed. That, coupled with a measure of preference in favour of the British Dominions, a step calculated to give the overseas fraternity-in-association an advantage, in moderate degree, in the markets of the Motherland, Canada—and Quebec—is included. That and nothing more.

That dual step, according to Dr. Deslauriers is a deep-laid plot, or something of that kind, against Canadian autonomy.

Could anything be more ridiculous? Could any supposition be builded on more flimsy pretence than the utterance of the Member for St. Mary's? I think not.

Why, then, such an utterance? We leave it to Dr. Deslauriers and any of our readers who agree with him, to consider and justify his words as reported, if it can be done.

It is, I think, a sheer misrepresentation of a step due to a dire economic necessity, in regard to which the British Conservative leader is doing his utmost to honestly remedy a post-war condition in Great Britain in a practical, straightforward fashion, such as we do not often see in the politics of any country. I think also Dr. Deslauriers has shamefully, and wantonly, and willfully, misrepresented Baldwin's course—why, again? For his own petty purposes, in a spirit far removed from that of truthful Liberalism, by the attempted perpetuation of prejudices, of fears, of fallacies, reminiscent of the Quebec bloc era. I claim this statement is not too strong. Let us consider the utterance otherwise. Let us probe this mischievous fallacy in its real aspect.

Canada, under Mr. Fielding, one of Dr. Deslauriers' political chiefs—under Mr. Fielding, again, in association with Messrs. Laurier and King, the party leaders of Dr. Deslauriers, past and actual—under Mr. Fielding, then, Canada has pursued exactly the same programme as Baldwin's—of Preference and Protection,—that of "centralizing" Canadian trade, to an appreciable degree, in respect to our imports, "in London." Did our autonomy suffer? No!

Have we heard any strident protests from Dr. Deslauriers in regard to such a step on the part of his leaders? No!

Why not—if Dr. Deslauriers be consistent? Why not, if he is in such deadly fear of "centralization", and an excess of Downing Street power as it affects Canadian statesmen,—if it be an attempt to interfere with our autonomy through trade regulation?

A travers les choses et les gens

"Instaure omnia in Christo": telle est la devise de l'Action Catholique. N'empêche que ce même journal se moque du latin dans ses commentaires sur une réclamation en dommages contre lui. Le confrère s'exprime ainsi:

"Chez nous, les actions n'ont plus, à rigoureusement parler, d'appellations spécifiques. Et, l'on n'est plus formaliste comme jadis. Toutefois, les avocats désignent, avec des noms anciens, leurs actions d'aujourd'hui. Nous avons donc des actions pauliennes, réhabilitées quant à minorité, de in rem verso, confessoires, négatoires, etc., etc. Il ne faut jamais craindre les mots, même s'ils ont un aspect rébarbatif..."

Oui, mais: "ad litem", ce n'est pas comme pour une enseigne!

Durant la guerre, alors que nos compatriotes se faisaient joyeusement casser la g... dans les rangs du glorieux 22^{ème}, le gouvernement canadien unioniste, avec le consentement du "War Office", avait autorisé pour notre régiment le nom de "22^{ème} Régiment Royal Canadien Français", ce qui plût beaucoup à nos héros, ainsi qu'à tous nos compatriotes du Canada; mais voilà que la guerre étant terminée, le gouvernement canadien libéral, sans le consentement du "War Office", et sans plus se soucier de nos héros que d'une guenille, dénomme notre régiment et le rebaptise "Royal 22nd Regiment". (Voir les Ordres de la Milice Canadienne, No 47).

Voilà un petit chapitre sale de notre histoire politique que "Le Soleil" n'enregistrera pas.

Le public sait avec quel acharnement ces bons apôtres des Caisse Populaires ont, de tout temps, combattu l'ingérence du ministère fédéral des finances dans leur tenue des livres; mais tout le monde ne sait pas qu'il y en a des tas de ces coopératives qui font casse-cou, laissant pour déplorer leur chute, les nombreux gogos qui se sont laissés plumer.

Je lisais, l'autre jour, dans un journal de Québec, un avis de vente, sous la loi des faillites, de l'actif de "La Caisse Populaire de Sainte-Euphémie", comté de Montmagny.

Pauvres Euphémien! Quand donc pourrez-vous compter sur la force de caractère des hommes d'Etat pour recevoir votre part de protection?

Voilà quelque temps, un quotidien local ("La Patrie", pour ne pas le nommer) annonçait qu'elle venait d'apprendre, grâce à l'indiscrétion d'un fonctionnaire, que la saisie de drogues faite à Montréal, voilà une couple d'années, valait \$75,000 et non \$35,000.

On se rappelle que dans la nuit qui suivit la saisie, qu'elle valait pour \$35,000 dans les bureaux du grand comtable. Lorsque Charles Lanctôt apprit la nouvelle de ce vol extraordinaire, il n'avait oui d'une aussi bonne farce. Peut-être bien que, malgré qu'il soit en ce moment à Paris, il en rit encore!

L'assistant Procureur-Général savait, il y a

Why has Dr. Deslauriers waited until Baldwin imitated the Liberal-Canadian policy in application to Great Britain before he uttered his farcical protest?

A step further: Mr. Mackenzie King himself freely grants the right and power of British tariff-making to British statesmen, without interference, or comment, or criticism. He has recently done so in England. He has reiterated that stand on landing at Halifax on his return from the London Conference. Dr. Deslauriers has doubtless read his words. He cannot plead ignorance. But he pleads otherwise and ignobly.

Still another point: Laurier, too, said in his day, that Canada had made her own choice in tariff matters, when dealing with the introduction and operation of the Canadian preference to Great Britain. The same statesman said, too, that Great Britain was similarly, and surely, entitled to do so. We may admit that he hoped, while asking nothing of the sort, that some measure of preference would be given to Canada.

Up to the present time that preference has not been deemed advisable by successive British Governments. But now, we are assured that if Baldwin be elected, Canada shall have a preference,—and that the British party leader shall protect English manufacturers; shall thereby re-employ the idle. That is all. That and nothing more.

Dr. Deslauriers, perhaps, is a greater authority than Laurier, Fielding and King. Is he? His penetrative power, perhaps, is keener? Is that it?

Or is it just an idea that he holds, in common with those of his peculiar and prejudiced kind? * * *

How shall Dr. Deslauriers' idea, so based on prejudice and unreasoning false pretences, be fittingly described?

How better, indeed, than by the quotation of the expression from the old nursery book:—"Fee-fi-fo-fum; I smell the blood of an Englishman!"

Is that the trouble with Dr. Deslauriers' nose? * * *

If Dr. Deslauriers is like most Liberals we know he favours Free Trade in theory. Great Britain, under his cherished free trade, was equally aspersed by such as he,—as plotting against Canadian autonomy.

If Dr. Deslauriers is a follower of Gouin, he is a Protectionist, in practice, at the moment—he has not denied it, at any rate. Protection and Baldwin, according to Dr. Deslauriers, now mean forces against autonomy, too. So also the British preference proposals submitted to the electorate of the Islands.

Dr. Deslauriers is hard to please. There is no pleasing him. He is a politician of the Mederic Martin type. He pleases himself regardless of fact, of consistency and of truth,—regardless of the very record of the Liberal party of Canada. He is a law unto himself. He would outlaw many men of higher standing than himself, in the name of autonomy!

"Fee-fi-fo-fum—I smell!"... Le bon docteur is afflicted with what may be termed catarrhal autonomy sniffles. He can smell only as his catarrh allows him.

"Physician heal thyself!"

BRENTON A. MACNAB.

AU TEMPS DE PAPINEAU PAR UN VIEUX LIBERAL

(Suite)

Pour comprendre Papineau, l'ampleur de son rêve, sa maturité de jugement, à l'âge où la sève des vingt ans monte à la tête et, l'espèce de fatalité à laquelle son génie obéit, il faut connaître du Calvet. L'un explique l'autre et le complète. On a fait la part trop grande au merveilleux, au surnaturel dans la vie des héros: Papineau a brodé sur une trame dont des fils étaient ceux mêmes de la chair humaine. Il n'a pas pris pour bâtir dans l'espace. Il n'a pas non plus tiré de sa seule substance l'air qu'il alla percher à la cime des rochers. La matière première lui a été fournie par d'autres obscurs patriotes, qui collaborèrent à l'oeuvre commune. Pierre Du Calvet et Papineau ne sont si grands que parce qu'ils absorbent dans leur rayon de pauvres petits luminaires qui s'efforçaient d'éclairer la nuit. C'est le privilège des forts d'imposer leur personnalité à leur siècle. Comme les gros poissons s'assimilent la chair du menu fretin, le héros fait converger vers son foyer tous les reflets épars dans l'ambiance de sa personne.

Du Calvet avait assez souffert pour mériter l'aurole qui nimbe son front. Il faut l'entendre faire le récit de ses malheurs.

"Le 13 décembre 1780, pour dernière transmission, M. Du Calvet fut conduit au couvent des Récollets dont l'aile du bâtiment destinée auparavant aux chaînes et aux fustigations des réfractaires, avait été convertie en prison militaire d'Etat. La garde en était confiée au premier géôlier, le père Berrey, homme qui sous le froc cachait non seulement le coeur brutal d'un dragon mais l'âme féroce d'un bourreau. La peinture n'est pas originale; ses amis et ses partisans reconnaissent l'original tableau..."

Le père Berrey décria d'abord que M. Du Calvet serait claquemuré dans l'infirmerie, c'est-à-dire dans le cloaque général où les prisonniers périodiquement et quelquefois par bandes venaient dans les jours fréquents de leurs infirmités et de leurs purgations, se décharger de l'amas de leurs ordures. Mais comme ce n'était pas assez de cette infection, on plaça successivement dans l'appartement supérieur à celui de M. Du Calvet deux fous qui depuis les premiers jours d'avril jusqu'à la fin d'août, dans les excès de leur frénésie, ne lui laissaient nuit et jour aucun repos. Ce vacarme assommant et éternel était ce que le père Berrey, dans ses humeurs outrageusement réjouies, appelait le bal, dont le gouverneur par voie de passe-temps régalaient les oreilles du prisonnier. C'est ainsi que cet homme endurci se faisait un jeu barbare des douleurs d'un malheureux. Mais voici le comble de l'abomination: les excréments dont ces furieux inondaient le plancher se dissolvaient en une pluie empoisonnante, qui, par les crevasses découlaient quelques fois à torrents dans la chambre de M. Du Calvet sans que le père Berrey ne voulut jamais descendre que durant l'espace de plus de deux années révolues, elle fut lavée et écurée une seule fois aux frais même du prisonnier, tant ce personnage jaloux de sa crasse et de ses ordures, avait peur que la propreté vint à régner dans le plus petit recoin de ses cachots. (Appel à la justice de l'Etat par Pierre Du Calvet, Londres 1874.—Préface écrite probablement par Pierre Roubeau, ex-jésuite, secrétaire et ami de l'auteur.)

Il est évident que le moine-herivain force un peu la note et "figone" ses descriptions. Les déjections des deux aliénés qui se grossissent "en torrents" pour assaillir dans sa demeure le prisonnier politique, cela semble un peu exagéré. Il est vrai qu'on lit dans la poésie biblique "montagnes tressaillent comme des béliers". Mais l'amplification est une figure qu'on ne tolère plus en histoire.

(A suivre)

Lettre de Québec

Les rues de Québec sont un cloaque de boue, le maire et les échevins sont trop occupés des élections municipales prochaines pour voir à leur entretien.

La température maussade que nous avons est cause que la grippe entre à nos foyers.

Le commerce de détail, surtout, se plaint de la stagnation des affaires.

Le député de L'Islet, au congrès de colonisation a, comme les Romains de la décadence, réclamé des jeux.

La province de Québec est, d'après M. Piché, surintendant du service forestier, plutôt forestière qu'agricole.

M. S. Daily, un colon du Témiscamingue, à qui le ministre de la colonisation vient de refuser la parole au congrès de colonisation:

"Très bien, M. le ministre, je comprends que la parole, ici, n'est pas aux colons!"

M. Pierre Bédard, un autre colon du Témiscamingue, à qui on refusa la parole, quitta la salle du congrès.

Réflexion entendue au congrès de colonisation, jeudi matin: "L'agriculture périlite, son enseignement a besoin d'être réformé."

Les cultivateurs de la province de Québec ne sont pas plus avancés en 1923 qu'en 1900.

On a si mal dirigé la colonisation que plusieurs paroisses devront être fermées et rebouées.

La colonisation manque de bras, parce que le colon manque d'amis.

ARGUS.

Pour les Canadiens-Français de l'Ontario

GRAND RALLIEMENT NATIONAL

L'A. C. J. C. ouvrira officiellement la campagne de souscriptions en faveur des Canadiens-Français de l'Ontario, par une grande manifestation patriotique au Monument National, le jeudi soir, 13 décembre prochain.

MM. Aurélien Bélanger, député de la législature d'Ontario, et Samuel Genest, président de la commission scolaire d'Ottawa, exposeront la situation et les besoins scolaires de leurs compatriotes. Des orateurs renommés de Montréal apporteront à ces vaillants lutteurs un nouveau témoignage de sympathie et de solidarité.

Jetons partout de mot d'ordre: en foule au Monument National, jeudi prochain.

Entrée libre. Des sièges ont été réservés à la demande d'un grand nombre.

Billets en vente aux endroits suivants: Le Devoir, 43 rue Saint-Vincent; M. Edmond Archambault, 312 Sainte-Catherine est; Granger frères, 43 Notre-Dame ouest; Pharmacie Désilets, 213 rue Bourbonnière; N. Gauvin, marchand, 2489 Notre-Dame ouest.

DIDON.

Souvenirs d'un Montréalais L'ILE STE-HELENE

(A mademoiselle H. L.)

Du temps où j'étais jeune, l'île Ste-Hélène avait pour moi des attraits que je ne puis lui trouver aujourd'hui, mais dont je garde un cher souvenir car j'étais encore à l'époque des précieuses illusions, parties les unes après les autres, comme sont partis bien des amis qui ont partagé les plaisirs de ma jeunesse. Il est bien vrai de dire que, dès avant la vieillesse, notre mémoire devient un cimetière, tant on a vu mourir autour de soi.

La première fois que je suis allé à l'île, comme dirait l'Irlandais, je n'y suis pas allé, c'est-à-dire que je ne suis pas arrivé jusqu'à l'île. C'était un dimanche de mai 1891 et, pour la première fois Joe Vincent venait de sortir ses chaloupes amarrées au quai, en bas de la Place Jacques Cartier. Je n'avais vu l'île que de loin et l'idée me vint de la visiter. Cinq minutes après j'étais en chaloupe ramant vigoureusement quand, arrivé au milieu de la rivière, il me sembla qu'il serait bon de s'y baiger — sans doute parce que je trouvais l'eau si belle, comme à la Claire Fontaine — et de nager un peu. J'ignorais la température de l'eau et ne m'en défiais pas car le soleil était chaud, très chaud même. Une fois à l'eau et après avoir tiré quelques coupes, j'ai changé d'idée. En même temps des cris partis du rivage me faisaient comprendre que l'attention publique était fixée sur moi. A demi gelé je remontaï tant bien que mal dans ma chaloupe et une fois rhabillé, toute idée de visiter l'île avait disparu chez moi. C'est avec la plus grande hâte que je retournai au rivage où Joe Vincent me demanda si j'étais fou. Je tentai de lui faire croire le contraire, mais sans beaucoup de succès, et il avait peut-être raison puisque plusieurs de mes amis ont répété cette accusation contre moi depuis.

Cependant, avec le premier traversier, je pus visiter l'île. A cette époque elle était surtout fréquentée par des familles en pique-nique — on en faisait alors de très beaux, même sans le concours des journaux — des jeunes gens en quête d'amusements bon marché et des couples naïfs cherchant sous ses arbres ombreux la solitude chère aux amoureux fervents. Les amusements consistaient en des chevauchées de bois, ceux ou trois restaurants, des balançoires et des tirs ou des jeux de balle (One ball down, one cigar). Avec une piastre un jeune homme, même s'il accompagnait une amie, pouvait passer tout l'après-midi et vider jusqu'au fond la coupe des plaisirs que procurait l'île. Les restaurants vendaient des oublies, de la petite bière, des bâtons forts et des "mains" en pain d'épice. Tout ce qu'il faut pour atrapper une indigestion que nous n'avions jamais.

J'étais alors étudiant mais, pendant les vacances je m'étais fait professeur, et professeur d'anglais par-dessus le marché. Cela me permettait de l'apprendre en même temps. J'avais une demi-douzaine d'élèves des deux sexes et, bien avant M. Bourassa, je tentais de leur inculquer la profonde différence ou la similitude parfaite — je ne sais plus au juste — qui existe entre "may" et "shall".

Comme mes élèves ne "donnaient" que le soir, j'avais mes après-midi pour errer dans l'île avec un livre qui restait le plus souvent sous mon bras. Je parlais avec la ferme propos d'étudier, puis en entendant chanter les oiseaux, en contemplant le fleuve et en rêvassant sous les arbres, j'oubliais ce que j'étais venu faire et je me promenais, tout simplement. Combien de fois l'ai-je fait ce tour de l'île en arrêtant une heure au club de natation pour quelques bonnes plonges, puis en revenant par la route de l'est, celle qui traverse le bois?

Parfois j'y allais avec des amis, mais j'avoue que je préférerais y être seul.

Je crois pouvoir, sans indiscrétion, vous raconter mon plus joli, mon meilleur souvenir de ces visites à l'île. Sur le bateau, le hasard m'avait placé à côté d'une charmante petite brune, mignonne, fluette et paraissant avoir de quatorze à quinze ans. Elle lisait avec une attention tout à fait soutenue. Je m'intéressais toujours à ce que lisaient les autres. "Dis-moi ce que tu lis et je te dirai qui tu es". C'est pourquoi, du coin de l'oeil, je cherchais à voir le titre du livre de ma voisine. Non insistance à regarder lui fit tourner la tête et, un instant, son regard se croisèrent. Je baissai timidement les yeux pour reprendre mon enquête dès qu'elle eut recommencé sa lecture. C'était un roman français que ma voisine lisait et comme elle relevait de nouveau la tête, je hasardais cette spirituelle remarque: "Vous savez lire le français, mademoiselle?"

—Oui, monsieur.

Et elle se remit à lire, mais je vis qu'elle se trompait en tournant la page, ce qui m'encouragea pour lui dire:

—Vous semblez aimer beaucoup la lecture?

Alors, elle me regarda bien en face, et je devais avoir l'air si crétin, qu'elle éclata franchement de rire. Son rire perlé avait cette qualité communicative qui me permit de rire à mon tour. La glace était brisée.

Ensemble nous avons fait le tour de l'île et ensemble nous avons échangé de graves réflexions comme celles qui peuvent naître dans des cerveaux de vingt et de quinze ans. Ensemble encore, nous reprimés le chemin de Montréal, côte à côte, devant et, de temps à autre, nous observant mutuellement quand chacun pensait que l'autre ne le voyait pas. A la porte de sa maison je m'enhardis jusqu'à lui demander si elle venait souvent à l'île, et quand je sus qu'elle y reviendrait peut-être le lendemain, mon plaisir me sembla sans borne.

Non seulement le lendemain, mais tous les jours, nous nous sommes rencontrés et deux fois, je crois, je suis allé chez son père. De sa vie privée je ne connaissais rien, comme elle ignorait presque tout de la mienne. Nous étions heureux comme cela, pensant que notre existence devait couler ainsi toujours.

Je me souvins de notre dernière rencontre car un orage menaçait au moment où nous traversions le bois. L'atmosphère était écrasante et de gros nuages noirs se formaient.

—Dépêchons-nous, dit-elle, nous allons être trempés!

Elle portait ce jour-là une robe blanche unie, toute simple, avec des bas et des souliers blancs, ainsi qu'un grand chapeau blanc qui faisait mieux ressortir sa chevelure aile de corbeau.

—Dépêchons-nous! répéta-t-elle.

Bien à regret, je pressais le pas, car je venais de voir dans son regard profond quelque chose que je n'avais pas aperçu auparavant. Comme disait Victor Hugo:

"Je ne vis qu'elle était belle"
"Qu'en sortent des grands bois sourds"
"—Surtout, n'y pensons plus, dit-elle."
"Depuis j'y pense toujours."

Le lendemain, il faisait un temps abominable et un autre contretemps m'empêcha d'aller à l'île le surlendemain, un samedi. Le lundi suivant, je parlais à l'autre bout du continent et, quand je suis revenu à Montréal, elle était partie, elle aussi.

Nous nous sommes cependant rencontrés de-

puis. Après un quart de siècle nous nous sommes retrouvés, par un hasard aussi grand que celui qui nous avait fait connaître. La vie avait été plus clémente pour elle que pour moi, car les cinq ans qui nous séparaient jadis semblent être aujourd'hui quinze. Nous avons causé quelques instants, nous avons, tous les deux, rappelés quelques souvenirs, puis nous nous sommes quittés.

Peut-on jamais ouvrir un livre à la page où on l'a fermé?

Et c'est pourquoi je garde de l'île Ste-Hélène un souvenir si cher que jamais je n'y voudrai retourner.

P. M. B.

P.S. — Mes lectrices me reprocheront sans doute de n'avoir pas fait le portrait de l'inconnue, comme c'est mon habitude. J'ai craint qu'on ne la reconnaisse, car pour moi, elle n'a pas changé.

A propos de l'Instruction publique — Pays trop jeune

Chaque fois que je m'adresse à un député et que je tente de lui montrer l'aristocratie inouïe du premier ministre et de son gouvernement envers la question de l'Instruction primaire, il m'est répondu que le pays est trop jeune et qu'on ne peut pas faire tout à la fois. Je ne répondrai pas seulement.

... Qu'aux âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années. Mais je rappellerai qu'il nous est très facile d'aller aussi vite que les autres puisque nous avons devant nous l'exemple des pays plus anciens, et que dans toutes les grandes puissances: Etats-Unis, Angleterre, Allemagne, France, la question d'Instruction publique est primordiale.

Le vrai libéralisme consiste à instruire le peuple d'abord, après quoi nous n'aurons que l'embaras du choix pour trouver les sujets d'élite, aptes à poursuivre leurs études de façon à faire plus tard honneur à leur pays. Un Docteur Branting est un honneur pour un pays et un avocat comme M. Taschereau, qui ne doit tout ce qu'il est qu'à son nom, n'en est pas un: où sont ses oeuvres???

Le gouvernement de M. Taschereau, dit libéral, s'entête à ne s'occuper et à ne subventionner que les écoles où les bourgeois cossus doivent encore payer — et même cher — un gavage scientifique ou littéraire indigestible aux intelligences généralement médiocres des généralement rachitiques "fils à papa".

Les professions libérales sont encombrées, dit-on! Oui, surtout de nullités. Le recrutement des candidats à ces professions se fait, non parmi les intelligences, mais parmi les fortunes.

C'est à l'école primaire que le gouvernement doit accorder toute sa sollicitude. Il y a, rien qu'à Montréal, une vingtaine d'écoles à bâtir et vingt mille enfants à faire instruire. Mais les hautaines majestés du gouvernement dit libéral, ne peuvent déchoir à descendre si bas.

LOGIC.

L'ALLEMAGNE ET L'AUTRICHE

Le célèbre explorateur, le Dr Nansen, tout en n'admettant pas l'occupation de la Ruhr, admet la nécessité pour l'Allemagne de payer le montant des réparations exigé d'elle, la possibilité pour elle de le faire et la situation privilégiée de la France et de la Belgique pour en recevoir le montant.

Mais le Dr Nansen compare le cas de l'Allemagne à celui de l'Autriche alors qu'il n'y a aucune comparaison à faire. L'Autriche, ruinée, démembrée, réduite à un extrême minimum, privée de ses territoires industriels, s'est loyalement adressée à la Société des Nations à laquelle elle a loyalement expliqué son cas, a reçu de l'aide, a pris loyalement des engagements qu'elle tient loyalement.

Toute autre est l'Allemagne qui, forte de l'esprit de vengeance qui l'anime, n'a cessé de mentir, de triquer, de cacher son or à l'étranger, s'est refusée au moindre effort pour remplir les obligations auxquelles elle s'était engagée, mais a appliqué tout son génie, toute sa puissance de travail à tromper tout le monde pendant quatre ans, dépensant follement à l'intérieur, mais se refusant à payer la moindre dette. Puis quand les créanciers qui connaissent toutes ses manoeuvres malhonnêtes ont décidé, fatigués d'attendre, de la saisir à la gorge, elle a fait ouvertement, sciemment, ignominieusement, une banqueroute frauduleuse et crié: "Au secours! je me noie!"

Que M. le Dr Nansen, à qui j'adresse ici l'expression de mon admiration pour ses travaux scientifiques, soit bien tranquille sur le sort de l'Allemagne. Elle paiera et vivra quand même, comme avant, grosse, grasse, saouissante et chouchoutée, avec seulement un peu, oh! bien peu, trop peu d'eau dans son moss de bière brune.

E.-C.-V.

LA SEMAINE THEATRALE

ORPHEUM. — La troupe du Grand-Guignol, CAPITOL. — "The Light that Failed."

LOEWES. — Vaudeville de premier ordre et cinéma. PRINCESS. — Vaudeville de choix et cinéma. PASSE-TEMPS. — "Jaccus."

CANADIEN-FRANCAIS. — "La Femme Nue." CHANTECLERC. — "L'enfant volé."

Who Writes Your French Ads?

There are 2,235,000 French-Canadians in Canada — only 10 per cent of which read English. What are you doing to get this trade? Advertising matter that is strong in English, generally lacks "punch" when translated. It takes more than a superficial knowledge of French — and a lexicon, to write sales-getting French copy. To get copy exactly suited to the French-Canadian market, have it written by a man who knows advertising in the French language and the French-Canadian mentality.

VICTOR BRAY, B.A.
"Le Matin", 164 St. Denis St., Box 25 Montreal.

A VENDRE

Magnifique propriété du village d'Amos, comprenant deux magasins et trois logements et donnant un revenu annuel de \$3,000. Ecrivez-nous pour détails. Adressez-vous à: CANADIAN FOREST CORPORATION, 85 rue St-Pierre, Québec. Téléphone 328.

Le MATIN est publié par Roger Maillet, à Montréal, rue St-François-Xavier, 65, ch. 8. Il est imprimé par la Compagnie d'Imprimerie "LE MATIN, limitée, 71a, rue St-Jacques.

